

Fayza El Qasem
Paris 3 Sorbonne nouvelle



Synergies Monde arabe n° 4 - 2007 pp. 103-109

Sanaa...

ville de l'âme,
baignée par la lumière
de l'éveil,
c'est à l'heure de l'ombre
une Dame parée dans sa plénitude de femme¹

Résumé : *Après présentation de la poétesse yéménite Houda Al Attas, l'article propose une étude de l'écriture de cette dernière puis la traduction d'un florilège de poèmes traduits par Fayza El Qasem elle-même.*

Abstract : *After introducing the Yemenite poetess Houda Al Attas, this contribution offers an investigation on this author scripture and then translates some poems mostly selected by Fayza El Qasem.*

Mots-clés : *Monde intime, mémoire et souvenirs, polysémie de la traduction, altérité.*

Houda al-Attâs

Licenciée de sociologie, Houda al-Attâs est enseignante à la Faculté des sciences de l'information à Aden. Ses premières publications datent des années 1990. Elle a été récompensée pour ses nouvelles par la fondation culturelle al-Afif (Sanaa) en 1997 (premier prix ex-aequo), et le Cercle des femmes de Sâriqa lui a décerné un prix littéraire (le troisième).

Citons parmi ses recueils de nouvelles :

hâjis al-rûh, hâjis al-jasad, (Soucis de l'âme, soucis du corps), Wizârat al-thaqâfa wa al Siyâha, 1995 ;

li annahâ, (*Parce qu'elle...*) Muassasat al-Afîf al thaqâfiyya, 2001 ;
barqun yatadarrab al idâa, (*Un éclair qui se forme à la lumière*), 2003, imprimé
par l'Agence de Presse Saba.

Aperçu sur la littérature yéménite contemporaine

Selon la poétesse yéménite Ibtisâm al-Mutawakkil², les deux genres les plus pratiqués au Yémen restent la nouvelle et la poésie où les formes classiques côtoient les formes modernes.

Si la poésie reste le genre le plus populaire avec toutefois le développement du vers libre au détriment du vers classique versifié, le « rajeunissement » littéraire est surtout visible dans la nouvelle, si l'on considère le développement que connaît actuellement cette dernière forme littéraire.

Fait notable, la dernière décennie a vu l'affirmation d'une littérature « féminine ». Alors que celle-ci se limitait dans les années 1970 et 1980 à quelques noms (Ramzya al-Iryâni et Nabila al-Zubayr), elle s'est considérablement développée tant en quantité qu'en qualité dans les années 1990.

Nous avons choisi de traduire un échantillon de nouvelles de Houda Al Attas pour l'originalité de l'écriture proche de la poésie. En effet, à l'instar de ce genre littéraire, les textes de Houda Al Attas possèdent une brièveté qui capte une infinité de sens.

Aussi, si l'on a coutume de dire que la poésie est l'expression privilégiée des Arabes, qu'en est-il quand l'expression d'une nouvelliste est plus proche de ce genre ? Qui plus est, qu'en est-il quand on est femme, marginalisée, et qu'on s'aventure dans ce monde sensible de la pensée, qui nous dénuade aussi en quelque sorte ?

A cela, Houda Al Attas répond que le chemin de la poésie est certes plus épineux quand on est femme mais que cette dernière occupe la même position marginale que le poète. Cependant, la différence, à ses yeux, réside dans la manière dont l'œuvre de la femme est perçue. En effet, le récepteur cherche dans l'écriture féminine les problèmes ou drames personnels que l'auteur au féminin vit, dévoilant ainsi une sorte de voyeurisme masculin dans l'écriture féminine. A partir des années 90, quand s'est développé au Yémen tout un courant de littérature féminine, l'écriture des femmes était accueillie avec une bienveillance excessive sans esprit critique sur la qualité même de l'œuvre. En l'absence d'une critique technique du texte, c'est l'auteur du texte qui est plutôt visé : à partir du moment où il met à nu son intimité, son texte devient, par conséquent, suspect. Comment est perçue au Yémen une femme qui s'aventure en littérature ?

Ici, le problème est décuplé en quelque sorte car cette femme va se dévoiler au public, même si elle ne se distinguera pas forcément par une plume plus corrosive, mais uniquement par une sensibilité féminine qui transparaîtra dans sa manière d'aborder tel ou tel thème, dans sa façon de s'interroger sur la vie ou tout simplement dans son style personnel.

Si nous examinons maintenant les thèmes traités par Houda Al Attas, nous constaterons qu'elle se démarque de la génération précédente en ne traitant pas des thèmes de la patrie ou du nationalisme. Ici point de littérature engagée, point de clichés ni de propagande.

Nous ne retrouvons pas non plus le luxe de détails sur la vie privée, sur les préoccupations existentielles de l'auteur, qui dominent actuellement la production littéraire. Ici, point d'autobiographie.

La facture des nouvelles s'éloigne de la forme classique, le texte fortement symbolique, semble plus ouvert et plus apte à exprimer davantage de sentiments.

La spécificité féminine est ancrée ici dans un rapport à soi, au monde intime, singulier, à la langue où joue également un héritage social, historique : souffrances de l'être humain, osmose entre la terre et le paysan, frustration des désirs aussi bien chez l'homme que chez la femme, désinvolture et ironie sur soi et sur son monde.

Par ailleurs, l'espace collectif extérieur n'est pas seulement masculin.

Les limites extérieures entre dehors et dedans sont fortement matérialisées : un dehors hostile auquel s'oppose le dedans symbolisé par la maison, lieu de mémoire et de souvenirs qui cimente les sentiments et évite la dispersion et l'exil, abrite les moments de bonheur, de nostalgie, et qui est qualifié par des présences, celles de la mère, des enfants et petits-enfants.

L'intimité de cet espace c'est aussi l'atmosphère qui y règne : tendresse, réconfort, protection.

C'est aussi la lumière qui l'enveloppe : le soir, la nuit ou le jour qui se fissure. On retrouve la même constellation : chaleur, tendresse, nostalgie.

Si l'on examine à présent l'écriture de Houda al-Attas, on remarquera les constructions non canoniques, le jeu avec le rapport interne des signifiants, le « je » constamment mis en avant et s'adressant à un « tu », ou au contraire, un style descriptif, fait de phrases brèves, à la ponctuation heurtée : des virgules ou des points, et parfois des points de suspension, comme pour mieux exprimer le drame qui couve ou les sentiments de la narratrice. Autre figure de style, cette manière particulière de briser les métaphores, de faire des associations inédites en langue, qui procèdent d'un niveau d'abstraction particulier, traduisant le monde intime :

« On l'apprêta pour la bataille. Sa mère la para de conseils. »

Ici, les deux verbes utilisés en arabe (jahhaza et washaha) font penser au trousseau de la mariée et à sa parure, le jour du mariage.

Autre création lexicale propre à l'auteur comme dans le titre de la nouvelle « wâhidan ». Ici, l'auteur construit un duel à partir du chiffre « un », pour traduire cette fois l'osmose de deux êtres dont l'innocence a été piétinée par un dehors hostile. Comme cette création est délibérée et originale, nous avons voulu la rendre palpable au lecteur étranger en mettant le « s » du pluriel légèrement décalé et entre parenthèses. Preuve en est que les mots deviennent ici polysémiques et s'investissent de significations nouvelles.

Sans doute, ce qui plaît le plus chez Houda al-Attas, c'est cette façon de suggérer les choses, de rester à la frontière. Elle est servie en cela par des images poétiques qui effleurent sa pensée : les gouttes de lumière érotique, la steppe endormie, l'aridité des désirs frustrés, l'emprise du corps social sur les individus au point où ils en perdent toute autonomie, symbolisés ici par les masques de la honte qui s'acharnent sur les bien-aimés.

A l'inverse, la fugacité du bonheur c'est aussi l'espace du village, la noblesse du métier de paysan, le pâturage et le labour des terres qui perpétuent la survie. L'image qui en est donnée donne à voir l'immémorial, le vécu intemporel :

« il défriche la terre, l'odeur de la boue, l'odeur de la Création (...) bientôt, le blé aura ses traits...les semblables se reproduiront ».

En conclusion, nous dirons que la souplesse de la langue qui donne à voir et élargit l'univers permet en tout cas, cette plongée dans l'altérité, à travers une parole venue d'ailleurs qui prend appui sur une expérience de la vie et un savoir partagé.

Traductions

Rives³

Une femme qui peigne sa mélancolie, la tresse au-dessus des rives de la fête, lorsque les flots du souvenir viennent recouvrir le banc de sable.

Solitaire, elle s'accroupit pour fouiller ses rêves, c'est ainsi qu'elle tuait le temps. De temps à autre, elle lorgnait vers le mur, se moquant des aiguilles du temps qui s'abîmaient.

Accommoder⁴

Elle décida d'accommoder (son moi). Elle prépara ses ingrédients et commença à mélanger dans la pâte du (moi)

un peu d'huile de la folie

une once d'épices de la révolte

quelques gouttes d'huile volatile pour la créativité

des gousses d'ail pour la sagesse auxquelles elle rajouta une sauce de bonté et deux piments de malice

un liquide incolore baptisé vinaigre des anges

elle dispersa par dessus une cuillerée de sel de la raison

mélangea le tout dans le récipient (de l'humanité), y versa l'eau de la vie et le passa au four universel

...puis elle prit comme siège son ennui et son inquiétude et se mit à attendre.

(...)⁵

La distance séparant le zéro du un me rend perplexe. Je réfléchis...si le zéro se

collait au un ou inversement, que se passerait-il ? Lequel des deux s'appuierait sur l'autre ?

Lequel serait l'étoffe de son amant, lequel éclairerait celui qui se colle contre lui ? S'ils s'aimaient, verrait-on se répandre des gouttes de lumière érotique ? Leur espace embaumerait-il des senteurs de leur union ? Leur fusion gagnerait-elle en intensité, ou leur narcissisme en individualisme ? Absorption ou consommation ? Lequel serait à la marge, lequel envahirait les espaces ? Pour sûr, la distance les séparant m'intrigue : s'ils se collaient l'un contre l'autre, il n'y aurait plus de distance, mais...très certainement, l'intervalle de surprise les séparant s'évanouirait.

Mine⁶

Il défriche la terre...l'odeur de la boue...l'odeur de la Création.. la vie fredonne dans la maison de boue séchée... il palpe les semences, les perles de sueur viennent mouiller les semences, il sourit de contentement. Il réfléchit : voilà qu'il a baptisé ses semences, la maison dégorge d'eau, se purifie... la sueur se mêle à l'eau et se mélange aux semences ; bientôt, le blé aura ses traits ; il réfléchit : les semblables se reproduiront...Il aperçoit devant lui un beau petit-fils en train d'attendre le pain que lui tendra la grand-mère aux traits burinés, aux doigts pressant tendrement une pâte courtisant le four. La vie bat son plein dans la maison, on entend les échos des enfants et petits-enfants dont les corps sont pétris avec le froment de son champ et la sueur de son labourage. Le tapis de son champ verdit les yeux colorés, il aperçoit les sourires tendres comme la rosée. Il palpe les semences, les sème dans la terre labourée, qu'il confie à l'amour maternel, puis tape dans ses mains et protège la terre avec l'amulette de la Création.

Le soleil commence à décliner. Il ramasse ses instruments et rentre chez lui. S'élève alors le chant pathétique de son âme qui attend avec impatience le jour de la récolte ; mélodie émouvante, reflet de son pénible labeur et du plaisir de l'accomplissement. Il pense : c'est comme si l'homme était voué au labeur, seuls quelques épis de joie plantés avec les semences frémissent en lui. Son chant s'élève, ses pas sont gais, ils marquent la terre de leur sceau, lui communiquent le sel de la vie. Soudain, une autre voix explose (boum, du sang, du sang, boum, du sang). La terre se met à trembler comme si une bête sauvage l'avait déchiquetée. Le corps, tout à son attente fébrile, est broyé par le feu et la fumée...Un cri de panique s'échappe comme un chant triste qui traverse les univers et plane tel un nuage lourd d'interrogation, au-dessus du tas de glaise en feu.

La maison de boue séchée se soude autour de la mère et le nuage se met à pleuvoir.

Bataille⁷

Ceci se produisit l'année de la peste...

On l'apprêta pour la bataille. Sa mère la para de conseils et quand la porte se referma sur eux, elle sentit l'univers -la bataille s'obstruer. Elle se souvint des

révélation de sa mère : « c'est lui qui chargera le premier, et mettra au point les détails et le plan de bataille pour les deux protagonistes ».
Elle s'étonna ! N'était elle pas partie prenante et bien plus, l'adversaire chéri ?

C'est ainsi qu'elle s'était imaginé leur bataille mais sa mère se répandit en conseils : « ne montre pas que tu lui résistes, laisse le gagner, c'est lui le vainqueur ».. Lorsque l'univers s'obstrua, il s'approcha d'elle, baissa le regard vers la steppe endormie. Il commença à labourer avec ses mains, fouiller, retourner, lâcher la bride à son imagination ...mais en vain...Elle découvrit que sa steppe était aride, sans vie. Pas de frémissement dans les bourgeons. Rien à l'horizon même pas cette prétendue brume extravagante, délirante, qui s'élève et enveloppe sa terre. Ainsi, la mort couvait en son sein mais n'ayant jamais tenté d'insuffler la vie en elle auparavant, elle ignorait qu'elle était désormais une terre en friche.

Quant à lui... il n'avait guère prêté attention à cette aridité, pis encore, cela ne le préoccupait pas beaucoup. Il se mit à préparer sa lance et à repousser le taureau de ses désirs qu'il lancera à l'assaut de sa terre. Elle prit peur !! Allait-il aiguiser sa lance pour la planter dans un cadavre ? Etait-ce là une bataille équilibrée ? On entend l'écho des murmures de sa mère et la lance de l'adversaire qui s'approche, elle baisse le regard en direction de l'instrument. Surprise. Ses yeux se vitrifièrent, Elle laisse échapper un sanglot, la faucille est brisée, la lance molle. Son taureau était mort aussi...

Elle arracha son corps en bondissant, hurla ; il s'éloigna. Que chacun à présent enterre son mort.

Un(s)⁸

La mer était calme, superposant la sagesse à la sagesse, égrenant le chapelet des flux et reflux...La mer se reformait dès l'instant où la vague se retirait pour charger les écrans de perles.

Lorsqu'ils s'approchèrent de la côte de récifs, ils prirent place sur un rocher surélevé tel un trône, la mer à l'orée de leurs appréhensions ainsi que le rêve... Ils voyageaient, lui dans l'éclat tendre de ses yeux de velours, ces yeux qui l'arrachèrent à l'abîme de son désarroi, au labyrinthe de ses rêves et à la routine de son quotidien...des yeux qui le sauvèrent des obsessions de ces petits riens qui l'embrouillaient...

Tandis qu'elle se perdait dans les contours irisés de ses yeux, couleur de mer, couleur du crépuscule qui s'approchait, couleur de la nuit qui ne tarda pas à dresser son campement. Voile après voile, la fine gaze du crépuscule se levait, l'aurore naviguait dans ses yeux, fendillait le voile de lumière enfoui dans le désert de l'âme.

Elle jeta un regard sur la mer empourprée à présent par la lueur du crépuscule, et qui dévorait tendrement le disque solaire sans empêcher qu'une tâche de sang colore sa surface.

C'est du moins ce qu'elle imaginait et qu'elle lui rapporta en ces termes. Il lui sourit d'un air taquin puis s'adressant à ses yeux tumultueux, il ajouta : « je vois pour ma part que l'on célèbre les noces du soleil avec la mer et ceci est le

sang de la virginité. »

Elle baissa la tête par timidité et sagesse.

Des brises froides soufflèrent. Ils se rapprochèrent l'un contre l'autre, il l'enveloppa dans ses bras. Elle trembla légèrement puis se blottit dans la chaleur humaine qui se dégageait de son corps tandis qu'il l'enlaçait comme pour se fondre en elle. Soudain, des murmures hostiles et des voix louches les cernèrent, ils découvrirent des visages masqués de scandale, déformés par le dégoût éternel s'avancer dans leur direction...

Subitement, le trône trembla et ils chutèrent s'élevant au-dessus de l'espace qui s'étendait entre leur trône et la mer qui frémissait tendrement. Ils se serrèrent l'un contre l'autre traînant dans leur sillage des murmures hostiles, une odeur de scandale et des masques abandonnés

Quelques jours plus tard, les garde-côtes annoncèrent qu'ils avaient découvert le corps soudé de deux êtres qui n'en faisaient plus qu'un (s).

Notes

¹ Abd al-Azîz al-Maqâlih, Kitâb San'â, "le livre de Sanaa", Beyrouth 2000, p.15-18.

² Ibtisâm al-Mutawakkil, « Fenêtres sur la littérature yéménite contemporaine », in revue *Chroniques yéménites* 2000, Centre Français d'études yéménites, Sanaa, p.135

³ *Rives (difâf)* : tiré du recueil de nouvelles *barqun yatarrab al idâa (Un éclair qui se forme à la lumière)*

⁴ **Note du traducteur** : les parenthèses sont le fait de l'auteur *tahwun (Accommoder)* : tiré du recueil de nouvelles *barqun yatadarrab al idâa (Un éclair qui se forme à la lumière)*

⁵ tiré du recueil de nouvelles *barqun yatarrab al idâa (Un éclair qui se forme à la lumière)*

⁶ tiré du recueil : *barqun yatadarrab al idâa (Un éclair qui se forme à la lumière)*

⁷ tiré du recueil de nouvelles *liannaha, (Parce qu'elle...)*

⁸ tiré du recueil de nouvelles *liannaha (Parce qu'elle ...)*

Bibliographie

Al-Maqâlih, A. 2000. Kitâb San'â, "le livre de Sanaa", Beyrouth.

Al-Mutawakkil, I. 2000. « Fenêtres sur la littérature yéménite contemporaine », in la revue *Chroniques yéménites*, Centre Français d'Études yéménites, Sanaa, p.135